Zeitschrift: Schweizer Hebamme : offizielle Zeitschrift des Schweizerischen Hebammenverbandes = Sage-femme suisse : journal officiel de l'Association suisse des sages-femmes = Levatrice svizzera : giornale ufficiale dell'Associazione svizzera delle levatrici

Herausgeber: Schweizerischer Hebammenverband

Band: 92 (1994)

Heft: 12

Artikel: Là où, en tant qu'hommes, nous cédons quelque chose, nous avons beaucoup à gagner

Autor: Hollstein, Walter

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-950464

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

satisfaisant. Au cours de leur développement, les enfants ont besoin de leur père de manière fort différente. Les garçons en ont besoin autrement que les filles. Et les besoins sont différents d'un garçon à l'autre ou d'une fille à l'autre. De même, les besoins des pères ne sont pas des données abstraites. Ils évoluent au cours de la vie quotidienne d'un père, des relations concrètes avec les enfants. Ce n'est qu'à travers la pratique que l'on peut découvrir une conception de la vie qui soit satisfaisante pour toutes les personnes qui participent au processus d'évolution familial. Cela implique de demeurer ouvert aux expériences, à la discussion et à la négociation. Cela présuppose le respect mutuel de l'autonomie et du courage d'agir de chacun, tout en sachant qu'on ne saurait garantir que le processus commun de développement se déroulera «sans encombre» et que les changements sont inévitables. De même, on ne saurait apporter de réponse objective au problème de la juste répartition des responsabilités et des tâches dans le domaine de la prise en charge des enfants. Les parents ne pourront éviter d'improviser, de tester et de négocier des solutions. Les couples qui ont eu le courage d'expérimenter des modes de vie moins conventionnels parlent certes de nombreuses difficultés, mais aussi de nombreuses expériences positives dont ils ne voudraient pas être privés.

Saisir la chance

Revenons-en aux distributeurs automatiques de billets. L'irritation ressentie face à un appareil qui se refuse à fonctionner est de courte durée. Très vite, on se rend compte s'il s'agit d'un événement fortuit ou s'il convient pour nous de réviser nos idées sur le fonctionnement du distributeur. Lorsque le comportement des gens diffère de ce que nous attendons d'eux en fonction de nos images intérieures, notre irritation est bien plus grande et il est beaucoup plus difficile pour nous de savoir si nous devons réviser ou non les images que nous avons intériorisées.

Les sages-femmes suisses sont mieux informées!

Souvent, seule notre profonde irritation nous signale que nos images ne nous permettent plus de maîtriser de manière satisfaisante notre vie quotidienne, sauf dans certaines conditions. C'est particulièrement vrai en ce qui concerne l'image du père. Et on observe différentes manières de réagir. Certains battent discrètement en retraite et se plaignent que le monde n'est plus ce qu'il était; d'autres tirent profit de ces moments, les considèrent comme une chance qui leur est offerte d'imaginer un réaménagement de leur vie, dans la mesure où ils en ont le choix. On dit que les hommes aiment les défis; la seconde variante serait donc une réaction plutôt «masculine» face à cette irrititation. Peut-être définiront-ils de nouvelles images, mieux adaptées à l'évolution sociale, qui leur permettront d'avoir une conception nouvelle de leur responsabilité de père et de la concrétiser dans leur vie. ☐

Là où, en tant qu'hommes, nous cédons quelque chose, nous avons beaucoup à gagner

Walter Hollstein, Berlin

Les hommes sont en pleine crise. Ils sont désorientés, ils doivent faire face à un véritable problème d'identité: pendant des siècles, l'image de l'homme a reposé sur quelque chose de naturel, d'évident. Cette situation a radicalement évolué au cours des trois dernières décennies. En l'espace d'une génération, les femmes sont sorties de l'ombre et ont entrepris de redéfinir leur identité, ce qui remet en cause l'ancienne opposition «masculin-féminin». Tout comme le stéréotype de la femme pleine de sollicitude, sentimentale et sensible qui n'est plus de mise, l'image traditionnelle de l'homme viril, performant, qui dissimule ses sentiments et ne montre aucune crainte, s'est effritée. La crise d'identité que traverse actuellement l'homme est partie intégrante d'un processus de changement profond.

Pour entrer en matière de manière positive, nous admettrons que, chez les hommes aussi, quelque chose a changé au cours des cinq dernières années. En comparant les études empiriques réalisées avant et après 1988, on peut observer trois lignes de changements:

- L'image que l'homme s'est forgée de la femme s'est démocratisée. Auparavant, les hommes se situaient sur un piédestal par rapport aux femmes; les hommes estimaient qu'ils étaient plus forts, plus intelligents et supérieurs sur le plan moral. Aujourd'hui, ils admettent, dans leur majorité, que les femmes sont leurs égales; ils les considèrent même comme supérieures sur certains plans, par exemple pour ce qui est de la capacité de ressentir une émotion sexuelle ou sur celui de la résistance psychique. On s'aperçoit aussi que ce que les hommes attendent des femmes a également radicalement changé. Des qualités autrefois appréciées - la soumission, la sollicitude et l'abnégation - ne jouent plus qu'un rôle marginal, même dans les couches inférieures de la population. Aujourd'hui, les hommes demandent aux femmes d'être avant tout intelligentes, chaleureuses, autonomes, et d'avoir une aura érotique.
- Les hommes, plus particulièrement les jeunes, sont devenus «autarciques», c'est-à-dire capables de se suffire à eux-mêmes. Ils n'ont plus besoin, comme par la passé, de la femme pour faire la cuisine, le ménage, la lessive ou le repassage.
- La collaboration de l'homme dans l'accomplissement des tâches ménagères et éducatives s'est renforcée.

Les contradictions de la réalité masculine

Néanmoins, l'énoncé de ces progrès doit aussitôt être tempéré de quelques réserves:

- La démocratisation de l'image que l'homme a de la femme reste avant tout verbale et cognitive. Dans la vie courante, les hommes continuent à humilier les femmes - et on observe certaines évolutions apparemment paradoxales, mais explicables par le subconscient, par exemple que la croissance des excès pornographiques des hommes est proportionnelle au degré d'émancipation des femmes.

- L'autarcie de l'homme régresse dans la vie de couple. Si plus de 90% des hommes de moins de 40 ans sont capables de se prendre en charge, seuls 50% des hommes font la cuisine et le ménage au sein d'un couple - et ils sont une minorité à le faire de manière continue.

- La participation accrue du père à l'éducation de ses enfants se limite dans la plupart des cas aux activités «hédonistes» telles que jouer, partir en promenade ou raconter des histoires. La prise en charge et les soins quotidiens, ainsi que l'alimentation des enfants restent encore dans la plupart des cas l'affaire de la femme, donc de la mère.

La réalité masculine est ainsi pleine de contradictions. Cependant, dans un contexte historique, je me permets de qualifier la situation actuelle des hommes d'évolution marquante de notre époque. En effet, pendant des siècles, la virilité et la masculinité n'ont suscité aucune réflexion, et encore moins posé le moindre problème. En tant qu'hommes, nous étions les maîtres du monde, les chefs incontestés de la famille; c'est nous qui avions la parole. Nos idées et nos normes étaient bien sûr valables pour tous. La réalité masculine était universelle.

Or, ces temps-là ont changé. Le mouvement féministe a démythifié la masculinité traditionnelle, la confrontant avec la destruction de la nature, la violence et la guerre.

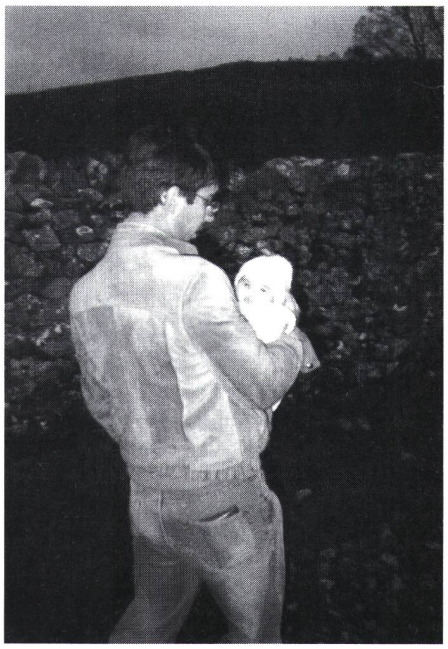
Depuis quelques années, on constate également l'existence d'une recherche sur le genre masculin; celle-ci doit permettre aux hommes d'approfondir leur propre masculinité et les conséquences sociales qu'elle engendre. Plus cette recherche se veut systématique, plus nous nous trouvons mis à nu.

Résultats de la recherche sur le genre masculin

La recherche effectuée sur le genre masculin démontre que la masculinité se confond avec performance; puissance et aliénation. James M. O'Neill, qui a rassemblé toutes les études réalisées aux USA sur le processus d'éducation masculine, parvient à la conclusion que notre socialisation met avec une exclusivité inquiétante l'accent sur la performance et la concurrence. Ainsi, les garçons de 8 ans ont déjà intériorisé ce credo masculin et savent donc qu'ils doivent lutter, entrer en concurrence et accomplir de grands efforts s'ils veulent devenir des hommes. Il est donc logique que les hommes adultes soient persuadés que leur bonheur personnel dépend exclusivement de la performance et du succès.

Le drame de l'éducation à la masculinité commence dès la naissance. Comme il a été démontré, les parents encouragent, dans le processus éducatif du garçon, certaines qualités considérées comme viriles et en dévaluent d'autres, qu'ils estiment peu viriles. Les activités spécifiques au sexe sont davantage encouragées chez les garçons que chez les filles; de même, les garçons sont - bien plus sévèrement que les filles - punis pour des comportements ne correspondant pas à leur sexe. Dès leur extrême jeunesse, les pères confrontent leurs fils avec les dures réalités de la vie que sont la performance, la concurrence et l'endurance. L'éducation à la virilité exige un véritable dressage des garçons; ils sont très vite sevrés de contacts corporels, de caresses et de baisers. De même, on exige des garçons qu'ils contrôlent leurs émotions, en particulier qu'ils maîtrisent tout sentiment de faiblesse, de souffrance, de tristesse, de soumission.

Ainsi le garçon aprend-il sa leçon: il doit être différent de la femme. Tandis que, dans l'éducation des filles, il y a cohérence entre ce qu'elles ressentent et ce qu'elles apprennent, pour les garçons, le lien entre les processus affectifs et le rôle vécu est rompu. L'éducation sociale exige du garçon qu'il soit axé sur la performance et le succès, donc qu'il se concentre sur des objectifs extérieurs et se détache de la vie affective, qui ne saurait que le gêner dans la réalisation de ces objectifs.



Le «désespoir muet» des hommes

Aux Etats-Unis, la psychologue Jan Halper a interviewé 4126 chefs d'entreprise, directeurs, managers et présidents de sociétés pour découvrir «la vérité sur les hommes à succès». Son livre est intitulé: «Quiet Desperation», c'est-à-dire désespoir muet.

Voici les principaux résultats de son enquête: presque toutes les personnes interrogées sont esclaves de leur position élevée. Intoxiquées par le travail, elles ne se sentent bien et vivantes que pendant les heures de travail. Sans leur activité professionnelle - le soir ou en fin de semaine, et surtout pendant les vacances – ces hommes se sentent vides, inutiles et perdus.

En approfondissant les interviews, Jan Halper a découvert, sous le vernis de succès et de puissance, l'insécurité, l'absence de buts personnels et la dépression latente. «La source de ce mal réside dans le fait que ces hommes ont été coupés de ce qu'ils sont réellement. Dès leur plus jeune âge, on leur a enseigné à ignorer leur monde intérieur, à éviter d'éprouver des sentiments et à vivre selon des modèles prescrits.» Nous ne savons donc plus qui nous sommes, lorsque nous nous éloignons de notre travail.

Le président de l'une des plus grandes entreprises américaines de la branche

informatique a téléphoné à Jan Halper et lui a demandé de venir le voir parce qu'il craignait que ses directeurs ne renouvellent pas son mandat de président. Son «crime» était d'avoir présenté un bilan un peu moins bon que l'année précédente. Dans son bureau luxueux, surplombant les toits de Los Angeles, il était effondré à la perspective de perdre son poste et il gémissait: «Mais je suis l'entreprise. Si l'on me congédie, cela signifie que je perds la face. Je ne pourrai jamais supporter une telle humiliation. Pour qui me prendrait-on en ville? Si mes employés n'ont plus besoin de moi, je ne vaux plus rien.» Cet homme a été licencié et il souffre depuis d'une dépression à tendance suicidaire.

Etonnée, Jan Halper se demande comment un homme qui connaissait apparemment le succès pouvait au fond de lui-même manquer à ce point d'assurance. La réponse à cette question, elle l'a trouvée auprès des 23% de personnes interrogées qui se déclarent satisfaites de leur sort. En analysant leur biographie, Jan Halper constate que tous ces hommes ont passé par une période de doute au cours de laquelle ils ont dû faire face à une amère vérité: ils avaient sacrifié leurs propres valeurs à leur statut social, leurs besoins personnels à leur carrière et leurs relations à leur ascension sociale. Leur satisfaction actuelle résulte du fait qu'ils ont été contraints de surmonter leur dépendance à l'égard du succès extérieur.

Tandis que dans l'éducation des filles il y a cohérence entre ce qu'elles ressentent et ce qu'elles apprennent, pour les garçons, le lien entre les processus affectifs et le rôle vécu est rompu.

Six contraintes liées au rôle de l'homme

James M. O'Neill, déjà cité ci-dessus, a rassemblé les résultats empiriques de toutes les études médicales, médico-sociales et psychiatriques réalisées sur les hommes aux USA. Il parvient à la conclusion que six contraintes sont inhérentes au rôle de l'homme:

- Une vie affective limitée. Les hommes sont liés par l'obligation de contrôler leurs sentiments. Cette émotivité contrôlée engendre l'hostilité et la colère qui, lorsqu'elles s'accumulent, se déchargent parfois sous forme d'agressivité explosive, de violence virile et de viol.
- L'homophobie. Les hommes craignent la proximité d'autres hommes. Cette peur favorise un comportement autoritaire, rigide et intolérant, en signe de défense.
- L'obligation de se contrôler, d'être puissant et compétitif. Les hommes apprennent très tôt à mesurer leur propre valeur à l'aune de leur succès. Le contrôle, la puissance et la compétitivité en sont les plus purs garants. Inversement, ils excluent les principes moraux, les sentiments humanitaires, l'amour et la sollicitude.
- Un comportement sexuel et affectif complexé. Les hommes dissocient leur propre sexualité de la tendresse et des émotions et la vivent dans l'optique de la performance et de la domination. Ainsi l'homme devient la victime de sa propre obsession du succès et du pouvoir.
- Le besoin de performance et de succès entraîne la nécessité de témoigner sans cesse de sa masculinité, et de la mesurer continuellement et de manière contraignante. Les hommes ne se sentent valorisés et ne donnent un sens à leur vie qu'à travers le travail et ses gratifications. La vie, pour eux, c'est agir et avoir, non pas laisser et être.
- Le mépris de la santé. Les hommes ne tiennent aucun compte des signaux d'alarme émis par leur corps et ne parviennent que difficilement à se détendre. Les soins corporels, l'hygiène psychique et la prévention médicale sont considérés comme peu virils. Le simple fait d'aller chez le médecin est déjà, pour l'homme, un aveu de faiblesse. Un homme, un vrai, n'a pas besoin d'aide.

On connaît les conséquences de cette attitude. Dans les pays industrialisés, l'espérance de vie des hommes s'est raccourcie de neuf ans par rapport à celle des femmes. En règle générale, l'état de santé des hommes est alarmant du point de vue social. Les chiffres les plus récents publiés par l'Organisation mondiale de la santé (OMS) démontrent, par exemple, que les maladies cardio-vasculaires, le cancer du poumon, les accidents vasculaires cérébraux, l'emphysème, la bronchite, l'asthme, le cancer du gros intestin, les maladies chroniques du foie et le sida sont surtout des maladies masulines. C'est la raison pour laquelle la recherche consacrée aux hommes les qualifie de sexe faible au niveau de la politique sanitaire.

> «A ce jour, les pères qui offrent à leur fils une image d'homme réconcilié sont encore des exceptions. Comment s'en étonner? Il faut être ignorant des problèmes identitaires pour croire qu'une même génération d'hommes, élevée dans l'ancien modèle, réussirait d'un seul coup le triple saut périlleux: la remise en question d'une virilité ancestrale, l'acceptation d'une féminité redoutée et l'invention d'une autre masculinité compatible avec elle. Ce n'est pas parce qu'on conteste l'identité de ses pères qu'on est prêt psychologiquement à se réconcilier avec sa féminité. Ni parce qu'on a accepté celle-ci, que l'on a découvert la virilité qui vous sied. Surtout lorsque ce mot est devenu l'objet de tant d'interrogations et de polémiques.»
> E. Badinter, XY de P'i dentité masculin, Editions Odile Jacob, 1993. ☐

Qu'est-ce qui empêche les hommes de changer?

Nous ne sommes donc absolument pas les types formidables que nous avons incarnés pendant si longtemps au cinéma, à la télévision et dans la littérature. Et nous nous en rendons compte, comme le prouvent les résultats des enquêtes les plus récentes. Quelque trois quarts des hommes ne trouvent aucun épanouissement dans l'exercice de leur métier et ne le considèrent pas comme valorisant: 70% des hommes interrogés aimeraient exercer un autre métier. Plus de 80% des hommes n'ont aucun ami. Bien plus de la moitié des hommes interrogés déclarent ne pas avoir atteint les objectifs importants de l'existence que sont le bonheur ou le fait de donner un sens à sa vie, par exemple.
Voilà qui serait déjà une raison suffisante pour inciter les hommes à changer, à lever le pied, à réviser leurs plans et à formuler de nouveaux objectifs. Pour-

quoi nous soumettons-nous malgré tout à des exigences telles que la dureté, la compétivité, l'insensibilité et l'impassibilité, alors que nous savons qu'elles nous portent préjudice?

La première raison qui nous fait agir ainsi à l'encontre de nos propres intérêts au niveau de la santé et du bien-être, est que le rôle d'homme reste un rôle doré sur le plan social. Beaucoup d'hommes gagnent encore jusqu'à un tiers de plus que leurs collègues femmes, même s'ils fournissent exactement les mêmes prestations que celles-ci, tant sur le plan quantitatif que qualitatif.

La deuxième raison qui, aux yeux des hommes, s'oppose à un changement radical est que cette puissance a été acquise durement, au prix de grands efforts. Parvenir à la tête d'une entreprise ou de quoi que ce soit implique beaucoup de stress, un surcroît de travail et d'engagement, pas de week-ends libres, une maison pleine de dossiers, et de n'avoir en tête et dans le coeur qu'un seul but: accéder au pouvoir. C'est ce qui explique que les hommes les plus puissants sont précisément les adversaires les plus acharnés de l'introduction des quotas.

Cependant, la question du pouvoir et de l'abandon de ce pouvoir n'est pas simplement un problème individuel, qui concerne uniquement ceux qui le détiennent. Cela nous amène à la troisième raison qui empêche les hommes de changer. Celui qui, en tant qu'homme, désire renoncer au pouvoir s'expose, sur deux plans, à des sanctions. Premièrement, sur un plan institutionnel, celui de l'entreprise. Les hommes désireux de limiter leur carrière, de travailler à temps partiel, ceux qui recherchent des arrangements leur permettant d'obtenir une nouvelle répartition du travail avec leur femme, rencontrent moult obstacles sociaux: ils sont menacés de licenciement et seront de toute manière exclus du système de gratification de l'entreprise. Le deuxième plan concerne le parcours du combattant que la société impose aux hommes entre le travail, le bistrot, les clubs sportifs et le service militaire. Ici, renoncer au pouvoir est synonyme de manque de virilité. Celui qui ne se bat pas pour faire carrière est un faible, un raté, un lâche. Et ne perdons pas de vue le fait que beaucoup de femmes raisonnent encore ainsi.

Comment les hommes réagissent-ils face à l'érosion de la masculinité traditionnelle?

Empiriquement, on peut définir quatre types de réactions des hommes face à l'érosion de la masculinité traditionnelle, à savoir le refoulement, le retrait défensif, la surcompensation et le changement.

La plupart des hommes sont encore tellement attachés à leur rôle, qu'ils refusent d'admettre qu'ils ont de plus en plus de difficultés à vivre les impératifs liés à ce rôle. Mais souvent, ce refoulement ne reste pas sans conséquences sur le plan psychosomatique. L'un des domaines où l'érosion de la masculinité traditionnelle est manifeste est celui de la sexualité. La littérature américaine spécialisée et consacrée aux hommes parle de «disfonctionnement sexuel» chez les hommes. Ce langage scientifique volontairement neutre recouvre des troubles fâcheux tels que l'impotence, la difficulté à avoir une érection, l'éjaculation précoce et un manque d'intérêt général des hommes dans le domaine sexuel.

On note également une autre réaction défensive: certains hommes se retirent dans des communautés d'habitation ou dans des maisons réservées aux hommes, évitant ainsi toute interaction avec les femmes.

La surcompensation consiste à se donner des airs de superman pour surmonter ses incertitudes. Son expression la plus bénigne est l'attitude virile qui cherche à en imposer. Mais il existe des manifestations plus graves: James A. Doyle a démontré que le crime qui a connu la plus forte progression ces dernières années aux USA est le viol perpétré par des hommes sur des femmes. Doyle en conclut que les hommes, constatant qu'ils perdent de plus en plus leur pouvoir, s'en trouvent désorientés et se vengent sur les femmes.

Les organisations d'hommes qui, aux USA comme en Italie et en France, revendiquent le rétablissement des privilèges masculins et exigent, par exemple, l'abrogation du nouveau droit du divorce, en sont un autre exemple, Le troisième exemple est illustré par la croissance de l'extrême droite. Il s'agit là de phénomènes presque exclusivement masculins.

«Chaque fois qu'un ami de Jung lui rapportait avec enthousiasme: «On vient de me promouvoir à un poste supérieur», celui-ci répliquait: «Je suis désolé de l'apprendre; mais nous allons nous serrer les coudes, et j'espère que nous sortirons bientôt de cette mauvaise passe.»

Robert Bly, L'homme sauvage et l'enfant. L'avenir du genre masculin. Seuil, 1992.

Les «hommes nouveaux»

Le changement, enfin, concerne les hommes qui se dépouillent peu à peu du corset de leur rôle traditionnel et tentent des expériences à la mesure de leurs possibilités. Le fondateur du premier centre pour hommes ouvert dans le monde, à Berkeley, avait déjà formulé le but visé par ces hommes: «En tant qu'hommes, nous voulons retrouver toute notre humanité. Nous ne voulons plus user nos forces dans la compétition pour nous conformer à une image écrasante et irréaliste de l'homme - rigide, silencieux, inflexible, performant, dominant les femmes, meneur d'hommes, riche, brillant, athlétique et puissant... Nous voulons nous aimer nous-mêmes, nous sentir bien dans notre peau et éprouver de la satisfaction à vivre notre sensualité, nos sentiments, notre intellect et notre vie de tous les jours.»

Pour terminer, et considérant l'évolution des hommes à travers leur transformation, on peut relever trois résultats importants:

- Grâce à leur transformation, les hommes vivent un plus large spectre d'expériences. Ils ne se considèrent plus uniquement comme des bourreaux de travail désireux avant tout de faire carrière, mais comme des êtres humains ayant des besoins très diversifiés.
- Cette transformation permet aux hommes d'établir une nouvelle relation avec les autres hommes, qu'ils ne considèrent plus comme des ennemis et des concurrents, mais plutôt comme des amis et des collègues. L'expérience acquise au sein d'un groupe

d'hommes leur permet désormais d'édifier également des espaces de vie masculins.

- A travers cette transformation, les hommes ont pu établir une nouvelle relation avec les femmes. La remise en cause de leur propre masculinité leur permet d'aborder les femmes plus librement, d'une manière plus détendue. En outre, le fait que les hommes, de par les expériences vécues au sein de groupes d'hommes, sont capables de construire leur propre monde, décharge les femmes du «devoir de prendre soin des hommes sur le plan émotionnel».

Des changements au niveau social

Dans le cadre de l'importante confrontation avec notre masculinité, nous ne devons pas oublier que nous vivons toujours dans une société de structure patriarcale et qu'il existe, dans cette société, un autre sexe qui bénéficie de moins de privilèges sociaux. Nous devons donc d'urgence nous attaquer à deux points:

1. Une nouvelle répartition sociale du travail, dans laquelle nous partagerons avec la femme la responsabilité des tâches ménagères, de l'éducation et des soins aux enfants.
2. Un nouvel aménagement des plans politique, économique et culturel, dans lequel nous serions prêts à renoncer à des privilèges qui nous reviennent depuis toujours, ou du moins à les partager.

Finalement, je pense que les hommes devraient enfin cesser de parler de ces nouveaux arrangements en termes de renoncement. Car en renonçant à un certain nombre de choses, nous avons en définitive beaucoup à gagner en matière de liberté, de possibilités de développement personnel, d'expériences heureuses avec notre famille, notre femme et nos enfants.

Le Bâlois Walter Hollstein est professeur de sociologie à Berlin; il a publié plusieurs livres et s'intéresse depuis des années au travail des organisations d'hommes. Hollstein est cofondateur de l'IAM, l'association internationale pour la recherche sur les hommes. ☐

L'état social, un obstacle?

Est-il aussi difficile d'être père que d'être mère?

Beatrice Pfister, juriste et mère (Berne).

Introduction: Une juriste s'entretient avec un futur père soucieux de partager avec sa femme son rôle de parent au quotidien et qui s'interroge sur la reconnaissance sociale de cette tâche...

Cher Jean, c'est bientôt le moment: Hanna et toi, vous allez devenir parents et poursuivre votre vie en tant que partenaires égaux partageant leurs obligations. Bienvenue au club des femmes et des hommes qui accomplissent équitablement la même part du travail familial, des tâches ménagères et de l'activité professionnelle. Je m'en réjouis avec vous. Mais je m'en réjouis aussi pour la société. L'histoire de l'évolution des lois nous apprend en effet que plus nous serons nombreux, plus sûrement les barrières qui font obstacle dans tous les domaines à ce modèle, toujours ressenti comme subversif, du partage moitié-moitié, tomberont.

Ce n'est pas Hanna, mais toi qui m'as demandé quelles conséquences cette décision allait avoir pour vous au niveau des assurances sociales et quels changements devraient intervenir pour que l'Etat social cesse de vous «pénaliser» pour votre conception d'un partage égalitaire du travail entre deux partenaires égaux en droits. Oui, tu m'as demandé de te donner une réponse dans la perspective de l'homme, et c'est pour cela que j'ai tout d'abord été réticente.

Les pères empêchent d'autres pères d'être des pères actifs...

J'ai donc refusé... un peu froidement. Tu n'avais qu'à consulter un juriste et non pas une juriste comme moi. C'est un homme qui devrait étudier ta question ou t'indiquer au moins des auteurs qui pourraient t'apporter une réponse. Tu avais déjà essayé, m'as-tu dit, mais en vain. Nous avons alors cherché ensemble, et nous n'avons effectivement trouvé aucune analyse complète de l'Etat social réalisée dans les pays de langue allemande par un homme et consacrée à l'inégalité de traitement entre l'homme et la femme, avec pour objectif de promouvoir l'égalité de droits. Nous avons découvert uniquement quelques rares références à des sources féministes correspondantes. Ces dernières, cependant, se basent sur diverses expériences vécues par des femmes et ne s'appliquent que très partiellement à ta future situation de «père et homme au foyer à 50% et travailleur à 50%».

Nous avons feuilleté l'histoire des institutions sociales et nous avons rapidement découvert qu'il n'y a rien d'étonnant à cela. En effet, ces institutions reposent sur des bases et des systèmes instaurés exclusivement par des hommes et des pères adeptes de la répartition traditionnelle des rôles entre hommes et femmes - si possible dans le cadre du mariage - et elles visent donc une répartition du travail hiérarchisée selon les sexes. Consciemment ou non, les assurances sociales devaient servir d'instruments pour ancrer cette répartition des rôles, et il en est toujours ainsi aujourd'hui. Toutefois, un combat à la fois générateur d'espoir et destructeur est livré actuellement pour une AVS qui vous mettrait, à Hanna et à toi, moins de bâtons dans les roues que le droit actuel, en ce qui concerne votre assurance vieillesse. Ou cet autre combat pour l'égalité de droit qui vise essentiellement l'amélioration de la situation des femmes sur le marché du travail et dans l'entreprise - si les conseillères et les conseillers nationaux et aux Etats le veulent bien. Cela aussi serait bon pour vous. C'est une lueur d'espoir, parce que de tels débats parlementaires auraient encore été impensables il y a quinze ou vingt ans et que pour la première fois, dans le discours politique, on attribue une valeur chiffrée en francs au travail familial. Ce sont, pour la plupart, des femmes